

vie toute employée à l'étude, apprendre à écrire correctement sa langue maternelle, et l'on se permet de sacrifier cette étude si importante et si difficile à celle d'une langue étrangère et relativement inutile.

C'est plus qu'un non-sens, plus qu'une bizarrerie ; c'est un attentat direct contre notre nationalité.

Qui est responsable de l'état de choses que nous avons sous les yeux ? Sont-ce les instituteurs ?

Nullement.

Ce sont les pères de famille eux-mêmes. Depuis quelques années, leur engouement pour la langue anglaise est tel qu'ils aiment mieux donner \$20 et même \$40 de plus à un instituteur qui ne connaît guère le français mais qui possède quelques bribes d'anglais, qu'à un autre qui ignore, il est vrai, les finesses et les délicatesses de la langue byronnienne, mais qui, en revanche, écrit presque à la perfection celle qu'ont parlée Bossuet, Racine, Fénelon et Châteaubriand.

Bien des pères se plaisent à dire : " Mon petit garçon est joliment instruit : il lit bien l'anglais. " — Oui, leur répondrons-nous, il est bien instruit votre petit garçon ! Mais permettez-nous de vous le dire : il lui serait beaucoup plus avantageux de savoir bien le français.

Tout le blâme ne doit pas retomber cependant sur les pères de famille seulement. L'exemple donné au peuple par quelques hommes de profession, qui hérissent leurs discours de mots anglais et qui ont la funeste manie de faire apprendre l'anglais à leurs enfants avant même que ceux-ci sachent un mot de français ; l'espèce de culte que rend à tout ce qui porte un nom anglais, ce qu'on est convenu d'appeler la classe éclairée, — sont, entre autres, deux causes qui ont contribué à développer chez nos populations rurales cet engouement insensé pour la langue anglaise.

Il est temps, croyons-nous, que des mesures efficaces soient prises pour arrêter ce courant regrettable de l'opinion populaire. Tous ceux qui ont quelque souci de l'avenir de la langue française en Canada ; tous ceux qui croient que de sa conservation dépend en grande partie l'existence de notre nationalité ; tous ceux enfin qui sont Canadiens-Français par la religion, par la naissance et par les affections, doivent s'unir dans ce noble but.

Suivant nous, l'anglais ne devrait pas s'enseigner dans les écoles élémentaires, et, dans les écoles-modèles éloignées des grands centres d'affaires, il ne devrait pas non plus être question de cette branche d'instruction.

Qu'on nous comprenne bien : nous ne voulons point proscrire la langue anglaise en

certains cas, par cela seul qu'elle est la langue anglaise, mais bien plutôt parce que la connaissance de cette langue n'est d'aucune utilité à l'immense majorité du peuple canadien-français.

Dans aucun cas, croyons-nous, on ne devrait tolérer que des commissaires d'école se permettent de renvoyer un instituteur breveté pour école élémentaire ou pour école-modèle, parce qu'il ne parle point la langue anglaise : c'est une conduite indigne d'hommes vraiment amis de leur pays et désireux de conserver leur nationalité.

LES TRÉPASSÉS.

Et toi, saint porte-voix des misères humaines,
Que la terre inventa pour mieux crier ses peines,
Chante ! des cœurs brisés le timbre est encore beau.
Que ton gémissement donne une âme à la pierre,
Des larmes aux yeux secs, un signe à la prière,
Une mélodie au tombeau.

LAMARTINE.

Les trépassés ! ce n'est pas sans une prédilection particulière que nous avons choisi ce mot.

Quand nous disons les *morts*, cette expression dit trop l'absence de la vie, la destruction de l'être, j'allais presque dire la putréfaction du sépulchre.

Si je dis les *défunts*, ce mot, il est vraie présente une idée plus consolante. C'est un homme qui a terminé sa tâche, la tâche que la Providence lui avait assignée, et qui maintenant, le soir de la vie arrivée, va prendre son repos ; mais le mot ne me montre pas assez l'autre côté de la tombe. Le cœur a besoin de quelque chose qui calme mieux ses regrets, qui davantage réveille ses espérances immortelles, il dira : *les trépassés*.

La mort, en effet, qu'est-elle, sinon un passage, le passage de l'âme au-delà de la tombe, son passage des rives du temps aux rives de l'éternité ?

Le cerueil, qu'est-il, sinon un nouveau berceau pour une vie nouvelle ?

Et le sépulchre lui-même, n'est-ce pas la dernière halte où le voyageur, au terme de la carrière, vient déposer son enveloppe matérielle, le manteau usé du voyage, pour, de là, s'élançant vers les contrées infinies de l'immortalité ?

Un philosophe païen (Cicéron) a dit : " Ce n'est point au berceau que commence la vie, mais bien au cerueil, à la tombe. "

Cette vérité qu'enveloppaient autrefois les fables et les fictions du paganisme, la religion chrétienne nous la montre aujourd'hui toute resplendissante d'une divine clarté. Non, l'homme ne descend point tout entier dans la